

BIANCA MARCONERO

LADY
ORGUEIL
ET MISTER
PRÉJUGÉS

Une adaptation d'*Orgueil et Préjugés*

Traduit de l'italien par Émilie Pisaniello

CHÂTEAU
D'ÂMES



Également disponibles

Réseau Royal, Camille Versi

Réseau Royal, tome 2 - *Révolution*, Camille Versi

Messages lumineux des sœurs Brontë, Céline Colle

Messages éclairés de Jane Austen, Céline Colle

Messages créatifs de Coco Chanel, Marion Corrales

Messages secrets des book boyfriends, Claire Lévêque et Dalila Benhabib

Le Palais d'Éros, Caro de Robertis

Sylphide, Tiphaine Bleuvenn

La Captive de Dunkelstadt, Magali Lefebvre

Le Tableau du Hampshire, Amira Benbetka Rekal



Titre original: *Lady Pride and Mister Prejudice*

Copyright © 2024, by Giunti Editore S.p.A., Firenze-Milano, www.giunti.it

© Château d'âmes, une marque des Éditions Jouvence, 2025,
pour la présente édition française

Route de Florissant, 97 – 1206 Genève – Suisse

www.editions-chateaudames.com

ISBN: 978-2-940787-10-4

Couverture (maquette et illustrations): François-Xavier Pavion

Traduction: Émilie Pisaniello

Mise en page: SIR





AVERTISSEMENT

Ce livre est une œuvre de fiction. Toute référence à des événements historiques, à des personnes ou à des lieux réels est utilisée de manière fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des événements, des lieux ou des personnes réels, vivants ou morts, est entièrement fortuite.



*À maman Oriele, papa Ermanno et tante Patrizia.
Mes racines.*

PREMIÈRE PARTIE



NETHERFIELD

... Et tout le monde savait que le comte était un séducteur impénitent. Il n'y pouvait rien. C'était un homme à l'appétit démesuré, en vertu, probablement, de ses attributs non moins démesurés. Et ce fut ainsi que, sans aucun avertissement, le gentilhomme en oublia qui il était, son rang, l'honneur de sa famille et commença à tourmenter la jeune fille.

— Miss Alexandrinetta, vous êtes la seule à me faire un tel effet.

— Oh, Lord Ashleyton, je vous désire tant.

— Je vous désire plus encore, mon adorée.

— Non. Moi davantage.

— Je crains de ne devoir vous contredire de nouveau, ma petite colombe!

— Je vous implore de ne pas me faire languir davantage de votre glorieux gourdin...

— Pitié, Charlie! Ne parle pas si fort!

Je ne peux plus me retenir. Assis en face de moi dans ce vieux train, mon ami Charlie Lucas vient encore une fois de céder à sa mauvaise habitude de lire à voix haute. Une inclination très discutable, mais qui devient carrément insupportable dès lors qu'il s'agit du nouveau roman de la saga des Lessex.

— Désolé, William.

Il pose sa liseuse et joint ses mains sur sa mallette.

— Quand une histoire est prenante, je perds le sens de la réalité.

— Quand tu lis des bouquins décents, je veux bien, c'est comme si tu étais mon livre audio personnel. Mon problème, c'est quand tu commences à parler de «glorieux gourdin».

— C'est une métaphore pour...

— Merci, j'ai compris.

Je lui fais signe de se taire. De l'autre côté de l'allée, une femme aux cheveux blond filasse semble nous écouter.

— Mais c'est ridicule, ajouté-je.



— Eh bien, moi, je préfère ça! Certaines autrices de romance utilisent carrément le mot «bite».

Je jette un œil à Crin de cheval, mais il insiste.

— Je préfère quand la métaphore déplace le concept, tu vois. J'en parlais l'autre jour avec Betty de l'accueil! Et elle était d'accord avec moi.

— Betty est toujours d'accord avec toi! Je parie même que vous soulignez les mêmes métaphores phalliques douteuses. Et que peux-tu en conclure, Charlie?

— Qu'on aime les mêmes choses?

— Que vous êtes parfaits l'un pour l'autre.

Maintenant Crin de cheval nous fixe avec tant d'insistance que Charlie sent le besoin de s'excuser.

— Je suis navré de vous avoir dérangée, nous discutons du roman que je suis en train de lire.

— Quel est le titre? demande notre voisine.

— *Le Comte indécent, scandaleux et un peu licencieux*, de M^{me} Margot. Je ne sais pas comment il peut garder son sérieux en disant cela.

— Ça semble plutôt intéressant, répond-elle. Sachez, jeune homme, que vous ne dérangez personne! Poursuivez donc votre lecture, je voudrais bien connaître la fin.

— Madame, soupirez-je, il n'y a aucune raison d'*espérer* que la fin ne soit pas comme vous l'imaginez!

— J'espère bien! Il m'arrive de choisir un livre justement parce que je sais comment il finira, soutient-elle sans relever mon sarcasme.

Charlie lui sourit.

— Je crains que mon ami William, ici présent, ne sache déjà comment se termine le chapitre. Il connaît l'autrice *en personne*.

Je le foudroie du regard.

— Arrête de dire n'importe quoi, Charlie! Tu sais pertinemment que je ne connais aucune M^{me} Margot. Revenons plutôt à ce qui nous intéresse. J'espère que tu profiteras de tes semaines de vacances, loin de Morland & Lefroy, de notre appartement de Southwark, de Londres et de Betty de l'accueil, pour réfléchir avec la plus grande honnêteté à ce que tu t'es mis en tête de faire.

— Que s'est-il mis en tête de faire? s'intéresse notre voisine.

S'occuper de ses putains d'affaires ne semble plus à la mode.

— Je me marie, dit Charlie.



— Avec Betty de l'accueil? demande-t-elle.

— Non, avec la cousine Collins.

— Vous vous mariez avec votre cousine?

— Oh, mon Dieu, non! grimace Charlie. Je l'appelle comme ça par habitude. Angelina Collins est une parente éloignée de mon ami d'enfance William Bennet, précise-t-il en me donnant une tape sur l'épaule.

— Oh, félicitations. Vous êtes ensemble depuis longtemps alors!

— À vrai dire, non, admet Charlie. La première fois que je l'ai vue, c'était en février dernier, quand elle est venue à Meryton pour faire la connaissance de ses cousins, les frères Bennet.

— Oh! Un coup de foudre!

— Pas vraiment. Elle avait une certaine préférence pour William.

— Pour son cousin?

— Éloigné, précisé-je.

— William entretenait donc une relation avec cette cousine éloignée? Mais d'où sort-elle, celle-là? De la rédaction du *Sun*?

— Non! Je vous jure sur la tête de mes frères que je n'ai jamais été intéressé par M^{lle} Collins. C'était une lubie de ma mère. Et de toute façon, madame, au risque de vous paraître grossier...

— Vous êtes grossier en effet, me fait remarquer Crin de cheval. Vous avez fait taire votre ami au moment le plus croustillant.

— Si cela vous fait plaisir, je peux reprendre, lui propose Charlie.

Elle accepte et je cherche mes écouteurs pour me réfugier dans les pages d'un livre qui mérite vraiment mon attention.

J'essaie de me concentrer sur les choses positives. Mes vacances commencent, et je vais passer quatre de mes six semaines de congés annuels avec ma mère et mes frères. Mais l'être humain ayant la fâcheuse tendance à toujours se focaliser sur ce qui ne va pas, je m'inquiète réellement pour Charlie. Et pas seulement à cause des centaines de romans à l'eau de rose qu'il dévore, mais parce que c'est justement ce foutu romantisme qui est en train de le conduire à sa perte. Il est tellement amoureux de l'amour qu'il a fini par se convaincre qu'il pouvait être heureux avec la première fille qui passait. Quand, en réalité, il suffisait d'attendre la deuxième.

Betty de l'accueil a été embauchée chez Morland & Lefroy au début du printemps, peu après les fiançailles de Charlie. C'est une fille sympa, le genre à porter de longues jupes à fleurs et à vous offrir, pour Noël, des écharpes faites main. Au bureau, elle a appris les noms de tout le monde

en moins d'une journée, et c'est toujours la première à dire bonjour ou à souhaiter un anniversaire ou une fête. Dès que je l'ai vue avec Charlie, j'ai eu l'impression qu'elle était son double féminin. Deux corps, mais une seule personne! Fait encore plus étrange, ils aiment les mêmes trucs infects. Il faut avouer qu'il est facile de trouver quelqu'un qui est un fan inconditionnel de Charles Dickens ou de David Foster Wallace. Mais combien de personnes peuvent se vanter de souligner les mêmes phrases dans *Le Comte indécent, scandaleux et un peu licencieux*, de M^{me} Margot? Ils sont probablement les seuls et c'est un signe suffisamment énorme qui devrait faire réfléchir Charlie. Et pourtant, il n'a même pas envisagé de tenter quoi que ce soit avec Betty de l'accueil. Elle non plus d'ailleurs, parce qu'elle est timide et que pour elle, les fiançailles ridicules de mon ami avec Angelina Collins sont une affaire sérieuse.

S'il épouse Angelina, ce ne sont pas des centaines mais des milliers de romans d'amour que Charlie lira pour compenser son *happy end* raté.

À ce propos, je tiens à préciser que je ne comprends ni ne partage ce concept. Le *happy end* est une pure invention, et l'amour une gigantesque hallucination collective, colportée depuis des siècles par la littérature sentimentale. Selon moi, ce genre devrait être une sous-catégorie de la fantasy. La littérature est un travail sérieux. Si je suis devenu avocat, c'est parce que je voulais apporter une contribution utile à la société, malgré mon diplôme en littérature anglaise, que j'adore autant que la littérature française. Je crois de tout mon cœur aux histoires, mais elles doivent être de qualité. Voilà pourquoi je n'ai aucune indulgence envers les mauvais bouquins.

La nuit est déjà tombée quand notre train arrive à Meryton et le *Comte* a pu encore vivre certaines de ses péripéties *scandaleuses et quelque peu licencieuses*, quel que soit le sens de cette expression.

Juste avant de descendre, Charlie écrit sur un morceau de papier le titre du roman afin que notre voisine curieuse puisse se le procurer et continuer sa lecture.

— M^{me} Margot serait fière de moi, dit-il, content de lui.

Je l'observe à la lumière des néons orange qui illuminent le quai. Mon ami d'enfance, collègue et colocataire a vingt-six ans, comme moi. Il mesure environ un mètre soixante-quinze. C'est vrai qu'il est un peu rondouillard. Mais il a un regard intelligent, s'habille avec une certaine élégance et prend soin de lui. Mis à part une passion douteuse pour les histoires d'amour, rien ne cloche chez lui et pourtant, sa vie sentimentale



est constellée de meilleures amies, le condamnant ainsi à l'éternelle *frien-dzone*. Il avait tellement peur à l'idée de rester seul qu'il a fini par être mal accompagné.

Dès que nous sortons de la gare, j'aperçois un petit groupe familial. Je connais les trois jeunes femmes depuis l'école maternelle ; quant au grand gaillard qui les accompagne, je le reconnaîtrais même avec une cagoule sur la tête.

Un seul homme dans tout Meryton est capable de monopoliser l'attention de la gent féminine de cette façon, et il est le seul aussi à bien vouloir m'amener mon vélo jusqu'à la gare quand j'en ai besoin.

Mon frère aîné, Jonathan Bennet.

— Pauvre John, soupire Charlie. Elles sont toujours pendues à ses basques.

Je ne me souviens pas d'une seule fois où cela n'a pas été le cas. Les raisons en sont évidentes. John est vraiment un beau mec. Vingt-huit ans, un mètre quatre-vingt-dix, yeux bleus et cheveux blonds mi-longs. Il est également restaurateur d'art, diplômé et spécialisé dans les œuvres de la Renaissance. Une qualification plutôt inutile dans la campagne anglaise, mais qui lui confère son charme bohème. Il nous fait signe de la main dès qu'il nous voit.

— Will!

Son sourire a toujours eu le don de me faire sentir chez moi.

— Lily, Debby, Sally, les salue joyeusement Charlie. Qu'est-ce que vous manigancez ?

— Nous tentions de convaincre John de nous accompagner au pub.

— Les filles, ça serait avec plaisir, leur répond mon frère. Mais regardez-moi.

Il indique sa salopette et son tee-shirt de travail criblés de taches multicolores.

— J'ai passé toute la journée à restaurer la Jane Chapel ! Je ne suis pas présentable.

— Tu es toujours parfait, John, minaude Sally.

— Désolé, les filles, mais je suis crevé. J'ai juste envie de rentrer chez moi avec mon frère.

Mais les filles insistent.

— Moi, je veux bien venir avec vous, propose alors Charlie. Je suis sûr que chez moi, le frigo sera vide. Mon père est bien trop occupé par les préparatifs de la fête de l'Été.

Charlie a raison. Son père, Sir Rupert Lucas, est un grand amateur des traditions locales et il est l'organisateur le plus investi des festivités qui animent la vie du village. Étant donné que l'événement phare du calendrier a lieu justement dimanche prochain, il est probable qu'il en ait même oublié de manger.

Les filles finissent par accepter et partir avec lui.

— Pourquoi Charlie ne peut pas simplement en épouser une des trois, soupiré-je.

— Peut-être parce qu'il est amoureux d'Angelina, suggère John.

— Clairement pas! Il est juste *désespéré!*

— Je dois t'avouer que, moi aussi, je suis un peu désespéré.

Il resserre l'élastique qui retient ses cheveux.

— Le nouveau tome de la saga des Lessex est sorti aujourd'hui, me rappelle-t-il.

Il n'a pas besoin d'ajouter autre chose. Nous devons absolument nous dépêcher de rentrer.

— Ce que je veux dire, insisté-je en pédalant plus fort, c'est qu'il a rendu les armes bien trop tôt.

— Charlie n'a pas connu beaucoup de filles, rétorque John.

— C'est vrai, mais au boulot, il y a cette fille, Betty. Elle est vraiment faite pour lui.

— Toujours est-il qu'il a choisi Angelina.

— Tu plaisantes! L'hiver dernier, elle s'est pointée à Meryton avec l'objectif assumé, et j'ajouterais complètement archaïque, de se trouver un mari! Elle a d'ailleurs tenté sa chance autant avec toi qu'avec moi!

— Tu exagères, Will, elle a seulement dit qu'elle était «disposée à nous considérer».

— Et ça ne te choque pas, toi?

— Elle a un problème de conscience, la défend-il. Je te rappelle que la cousine Collins doit hériter de la maison de maman.

— Elle se sent coupable? Bien, alors elle devrait plutôt nous offrir la possibilité de racheter Longbourn, pas nous proposer le mariage!



Nous en parlons peu, mais nous savons tous que la maison familiale a été vendue en viager il y a des années. Le père d'Angelina, ce sale vautour, l'a achetée pour une poignée de livres.

— La vérité, John, c'est que cette chère cousine ne nous rendra jamais la maison. Tout ce qu'elle veut, c'est un mari, pour ne plus avoir à afficher son statut de célibataire devant son illustre employeur, Lord Machin, ce spéculateur qui est devenu propriétaire de la moitié de l'Angleterre.

— Lord de Bourgh.

— Lui-même! Celui qui pense qu'une femme respectable doit être mariée avant ses vingt-six ans, comme au XIX^e siècle! Elle se marie uniquement parce que son patron le lui a demandé! Tu admettras que Collins met toutes les chances de son côté pour gagner le prix de la plus Grosse Connerie de sa vie.

— William, même s'ils se mariaient...

— Ça n'arrivera pas... m'entété-je. Non, John! Si Charlie se mariait vraiment avec elle, les niaiseries sentimentales qu'il lit deviendraient le cadet de ses soucis.

— Pourquoi tu dénigres constamment ce que font les autres?

— Je juge sur la base des effets collatéraux. La drogue aussi fait du bien et pourtant il faut être débile pour en prendre.

— Moi, j'aime bien la saga des Lessex. Il y a même un énorme coup de théâtre dans le dernier tome.

— Enfoui sous une montagne de scènes de cul acrobatique! Merde, John, au moins entre nous, soyons honnêtes, ces bouquins sont bons pour la poubelle!

Le regard qu'il m'adresse a le pouvoir de me culpabiliser.

— Non, Will. Ces histoires sont *importantes* pour ceux qui les lisent. Quant à ceux qui les écrivent, ils ne peuvent pas s'y soustraire. Au-delà du réconfort que l'autrice trouve dans l'écriture, tu sais à quel point le jour d'une sortie est stressant pour *elle*.

— *L'autrice* veut soulager son stress? Elle n'a qu'à laisser tomber les Lessex!

— Will...

— Laisser tomber l'écriture, *tout court!*

— Tu ne parles pas sérieusement. Si elle t'entendait, ça l'attristerait.

— Bon sang! Elle. N'a. Aucun. Talent!

— Mais elle progresse à chaque livre.

— Je te reprocherais bien d'être incapable de dire du mal de qui que ce soit, mais ton problème est bien plus sérieux.

— Mon problème ?

— Tu es incapable ne serait-ce que de *penser* du mal de quelqu'un.

— En tout cas, pas d'elle. Jamais.

Je ne suis pas surpris. John aime tout le monde. *Elle* plus que quiconque.

Juste après le virage du cyprès, qui suit les méandres du ruisseau, nous dépassons le saule puis nous franchissons le petit pont qui marque la limite de propriété de Longbourn, le seul endroit au monde que je considère comme ma maison.

Avec ses deux étages, le cottage est plutôt grand. Au rez-de-chaussée se trouvent la salle à manger, la cuisine, la bibliothèque, le bureau et, enfin, le salon avec le piano. J'en joue avec bien plus d'entrain que de talent, mais le véritable artiste de la maison est notre frère Archibald. Il passe la moitié de son temps à se perfectionner sur l'instrument et l'autre moitié à étudier. Archie vient d'être admis à Cambridge où il est inscrit en philosophie des religions. Je crois que sa fixation pour le sujet a un rapport avec son obsession pour les règles, et les punitions qu'il adore.

Au moment où nous entrons, un adolescent aux cheveux bleus dévale l'escalier, suivi de près par sa copie conforme, à l'exception de la couleur rose de sa tignasse. Ce sont mes deux petits frères, les jumeaux Kenneth et Lloyd.

— Oh, Will, John! Pile au bon moment! s'exclame Kenny. Lloyd veut tuer Archibald!

— Ah. (Je reste impassible.) Et où est Archibald ?

— Ici.

La porte vitrée du bureau s'entrouvre doucement, et la tête de mon frère en sort prudemment. Tel un animal de proie, mon frère cadet tente de s'assurer que le danger est passé.

Une chevelure brune, héritée de son père, qui que soit ce dernier, et des yeux noirs, myopes, cerclés d'une épaisse monture.

— Te voilà, sale lâche! Comment as-tu osé? demande Lloyd en faisant irruption.

— J'ai agi pour un bien supérieur.

— Abruti, l'agresse Lloyd. Je n'arrive pas à croire que tu l'aies fait!

— Hé! (J'écarte les bras pour les faire taire.) C'est quoi, le problème, au juste ?



- Mon profil sur TikTok.
- Tu as un profil TikTok, Lloyd?
- Ouais! Et j'étais sur le point de devenir célèbre, putain de merde. Dix mille nouveaux followers en deux heures.
- C'est génial, s'exclame John.
- Non, parce que Archicon a tout foutu en l'air.
- Je t'ai sauvé des désillusions de la célébrité, se défend Archibald. Il prend un air contrit, mais il est évident qu'il éprouve un malin plaisir à le faire enrager.
- Tu devrais me remercier!
- Viens là, imbécile, que je te remercie comme tu mérites!
- Lloyd se rue sur Archie, lequel se défend en lui donnant un coup de poing. John intervient alors et les sépare.
- J'attrape Lloyd par une épaule et le traîne vers le salon, malgré ses protestations. Je le pousse sur le canapé en brocart puis attrape Archie et lui fais subir le même sort. Leurs longues jambes maigrichonnes s'enchevêtrent sur les coussins jaunes.
- Maintenant vous allez me dire ce qu'il s'est passé! ordonné-je de ma voix de tribunal.
- Moi, je peux te le dire, propose Archibald.
- Je n'ai pas confiance. Je veux un témoin neutre. Je dois calmer la fureur de mes frères si je veux avoir une vraie discussion.
- Kenny, tu racontes.
- D'acc', Will. Tu connais «#Cinq bonnes raisons de sortir avec moi»?
- Pas du tout.
- En fait, c'est une vidéo que tout le monde publie, tu me suis? Tu dois dire les cinq trucs pour lesquels les meufs devraient sortir avec toi. Genre, que tu embrasses comme un dieu ou que t'en as une grosse...
- J'espère que Lloyd n'a rien dit concernant son *petit oiseau*...
- Évidemment qu'il l'a fait, lâche Kenny, mais ce n'est pas le pire. Le problème, c'est qu'il a eu la flemme de se relire, qu'il a publié un texte bourré de fautes et que tout le monde s'est foutu de lui.
- Bon, c'est mérité, Lloyd! Tu es d'une fainéantise sans nom. Mais la solution est simple, tu n'as qu'à retirer ta vidéo.
- Content de te l'entendre dire! exulte Archie. C'est justement ce que j'ai fait. J'ai effacé la vidéo.



— Elle allait devenir virale!

— Lloyd, le VIH aussi est viral, dis-je pour provoquer encore Archibald. Tu devrais plutôt chercher la cause profonde de ton besoin constant d’attirer l’attention.

— Archicrétin, la seule chose dont j’ai besoin maintenant, c’est de te mettre des baffes.

— ... besoin d’attention que je mettrais en relation avec l’abandon de ton père.

— Le tien aussi t’aurait abandonné s’il avait vu ta tronche.

— Pas de commentaires sur vos pères, intervien-je.

— Je dis seulement que si le père d’Archicon connaissait son existence, il remonterait dans le temps pour se les couper avant qu’il ne soit trop tard.

— Ton père, lui, a préféré couper les ponts après.

Lloyd se jette sur lui.

— Je vais te pendre par les...

— Tu ne vas rien faire du tout!

Je l’oblige à se rasseoir et John prend enfin la situation en main. Il s’approche de Lloyd et s’agenouille devant lui.

— Écoute-moi, s’il te plaît. Archie a fait ça parce qu’il t’aime! Il ne veut pas que tu deviennes célèbre pour de mauvaises raisons.

— De mauvaises raisons? demande Lloyd, ahuri. Quand on devient célèbre, peu importe la raison!

— Archibald s’inquiète pour toi! Il a voulu te protéger.

Il se tourne ensuite vers notre autre frère.

— Et toi, Archie, rappelle-toi que tu es le plus vieux. Cette année, tu vas à l’université. Comporte-toi en adulte et tâche de respecter l’intimité de tes frères. Excuse-toi.

— Je suis désolé, récite Archie sans aucune conviction.

— Quant à toi, Lloyd, même si c’est difficile, tâche d’être plus patient et ne te mets pas dans un tel état pour si peu.

Il lui saisit la tête de ses deux mains.

— J’ai toute confiance en toi.

Lloyd hausse les épaules, mais se tait, ce qui est déjà une victoire. Pour le moment, il semble que John ait désamorcé la bombe. Encore heureux qu’il ait toujours ce pouvoir sur nos petits frères, ça évite que leurs disputes ne finissent en carnage.



LADY ORGUEIL ET MISTER PRÉJUGÉS

Je n'ai pas le temps d'ajouter autre chose car la porte de la bibliothèque s'ouvre.

Vêtue d'une robe de chambre de soie rouge, une femme aux cheveux longs et roux et aux yeux d'un vert troublant fait son apparition.

— William, Jonathan! Vous arrivez juste à temps!

— À temps pour quoi? demande John.

— Pour me voir une dernière fois en vie! Cette fois-ci, ç'en est trop! Cette fois-ci, mes enfants, j'en mourrai!

La voilà enfin, la reine de la maison. Notre mère bien-aimée, Margaret Bennet, connue dans le milieu de la littérature sentimentale sous le nom de M^{me} Margot. L'une des femmes les plus belles qu'il m'ait été donné de voir, mais, indéniablement la pire écrivaine qui ait jamais existé.

ENFIN LOUÉ !



Quand j'avais onze ans, la maîtresse nous a demandé de faire une rédaction dans laquelle il fallait que nous décrivions nos parents, en choisissant trois traits significatifs. J'ai toujours su que John et moi avons le même père, un copain de lycée de maman qui ne s'est jamais intéressé à Johnny, et qui est parti pour l'Australie trois mois avant ma naissance. Bien que je ne sois alors qu'un gamin, j'avais bien compris qu'Archibald, lui, était la conséquence d'une soirée trop arrosée lors d'un festival de musique. Quant aux jumeaux, leur père était un menteur qui avait entraîné notre mère dans une opération d'édition et de promotion frauduleuse de ses livres. Par la suite, il s'est avéré, d'ailleurs, qu'il avait déjà une famille à Bath. En conclusion, notre mère avait eu de nombreux hommes dans sa vie, mais il était clair que nous n'aurions jamais de père dans la nôtre. Par conséquent, je n'ai pas pu faire autrement que de la prendre comme sujet principal pour ma rédaction.

Je me souviens encore du début: «Maman est très belle, lunatique et elle écrit des romans que tout le monde trouve très mauvais.»

Quinze ans après, ce sont encore les termes qui la définissent le mieux.

Ma mère est indéniablement très belle, mais elle persiste à vivre en s'accrochant de toutes ses forces à un rêve ridicule: réussir dans un domaine pour lequel elle n'a aucun talent. Quant au côté lunatique, une seule journée passée en sa compagnie suffit pour expérimenter toute la palette des émotions humaines. Son humeur versatile et sa propension à en faire



des tonnes font d'elle une vraie reine du drame. Elle est irrationnelle. Elle déteste avec férocité, elle espère avec ferveur et elle a une telle soif d'amour que, parfois, elle me fait de la peine.

Si un inconnu entrait maintenant dans la pièce et la voyait, allongée sur l'ottomane de la bibliothèque, un bras replié au-dessus de sa tête et son autre main serrée entre celles de John, agenouillé à ses côtés, il serait convaincu d'être au théâtre.

— Ma vie est finie. Finie! dit-elle.

— Mais non, maman, tu es en pleine forme, la console John.

— Non, mon ange, je sais que je vais bientôt rejoindre tes semblables. Elle lui adresse un sourire délirant.

— Je ressens une douleur, juste ici.

Elle porte sa main à la poitrine.

— Maman, reprend John, même si tu aimes profondément ton travail, le stress en fait partie.

— C'était mon rêve. Mais les lecteurs m'ont abandonnée! Je suis l'Ariane de tous les Thésée!

— Si seulement tu l'étais, intervient-je. Finalement, Ariane ne s'en est pas si mal sortie. Elle a épousé un dieu. Au sens littéral.

— Pourquoi faut-il que tu sois toujours aussi cynique, Will? se lamente-t-elle.

— J'essaie seulement de dédramatiser! Tu réagis peut-être de façon excessive.

— *Excessive ?*

Elle bondit.

— Tu entends, John? Ce satyre sans cœur croit que j'exagère.

— Ton livre vient de sortir! tenté-je d'argumenter. Alors, laisse les temps aux lecteurs de l'acheter.

— Quinze! s'exclame-t-elle au bord des larmes. Seulement quinze copies vendues en douze heures.

— Ils vont l'acheter.

— Non. Je ne me remets pas d'une telle trahison! *Le Comte indécent, scandaleux et un peu licencieux* était le plus attendu de la saga des Lessex. Les lecteurs ont commencé à réclamer son histoire, alors que le comte n'était qu'en couche-culotte! J'étais encore en train d'écrire les aventures du compositeur de Rome et de ses cinq enfants!

Je soupçonne Charlie Lucas et Betty d'avoir été capables de réclamer une telle chose.

— Vous comprenez mon drame? Je crois que le moment est venu de dire adieu aux Lessex, dit-elle d'une voix tremblante d'émotion.

— Maman, je te l'interdis, intervient John. Tu dois écrire pour ceux qui, comme moi, veulent savoir ce qui arrivera au marquis, ou à Miranda l'orpheline, ou à l'écuyer échangé! Parce qu'il est évident que Gunther est l'enfant illégitime du vicomte!

— Je ne sais pas si j'aurai la force d'affronter de nouveau un tel tourment. J'y ai mis tout mon cœur et voilà ce qu'ils en font! Ils le piétinent avec la cruauté d'un mercenaire. Heureusement que tu es là, John...

— Eh! Et moi?

— Toi, tu te moques de ma souffrance.

— Pas du tout, au contraire!

— Tu n'as aucune compassion, Will, insiste-t-elle. Comme Archibald qui ne pense qu'à ses études!

Elle se redresse soudain.

— Il a dépensé ses dix mille livres pour s'inscrire en théologie. Théologie! Existe-t-il un sujet plus déprimant! Heureusement que les jumeaux égaient mes journées!

Elle se tamponne les joues avec un mouchoir que mon frère lui tend.

— Je n'ai qu'à les regarder pour me dire que j'ai créé deux merveilles. Je sais maintenant ce que devait ressentir Cornélia, la mère des Gracques.

— J'espère bien que non, commenté-je. Les Gracques ont été tous les deux assassinés.

— Tu vois? Espèce de rabat-joie! proteste-t-elle. Tu es l'avocat du diable.

Si seulement! Si j'étais disposé à défendre le diable, comme elle dit, je serais devenu le roi du barreau, et à l'heure qu'il est, je plaiderais en sa faveur au tribunal en me faisant un paquet d'argent. Au lieu de ça, je suis un simple conseiller juridique qui passe le plus clair de son temps dans un bureau, à travailler pour un cabinet qui détient le record du nombre de dossiers *pro bono*.

— Mais je sais que même dans les journées les plus sombres, le soleil attend toujours derrière les nuages, reprend ma mère, un sourire se dessinant enfin sur ses lèvres. Aujourd'hui il y a au moins deux bonnes nouvelles.

— Lesquelles? demande John.

— La première, c'est que *Le Régiment* est arrivé à Meryton.

Si seulement elle parlait de vraies troupes militaires et pas de la production d'une série en costume pour la chaîne nationale. Toute l'équipe passera l'été dans notre village, qui a été choisi comme décor pour la nouvelle saison.

— Vous vous rendez compte, les enfants? Enfin de nouveaux visages et une belle occasion pour les aspirations artistiques de Lloyd!

— Tu m'en vois ravi, maman, dit John.

— Ravi? intervient-je. Moi, je suis plutôt inquiet. Lloyd manque de jugeote et risque plutôt de provoquer une catastrophe.

— Pourquoi faut-il que tu sois aussi pessimiste?

— Je suis *réaliste*, maman! Mais si ça, c'est la première «bonne nouvelle», je crains le pire pour la seconde.

— Même un cœur de pierre aussi cynique que toi appréciera la deuxième, car c'est une grande joie pour nous tous.

— OK, balance.

— Netherfield Park va être enfin occupé!

Un silence étrange s'installe. Un silence presque palpable, dans lequel résonnent des souvenirs et des émotions. Je peux pratiquement sentir d'ici le cœur de John s'emballer.

— Tu en es sûre, maman? demande mon frère, confirmant ainsi mon intuition. Je passe mes journées à la Jane Chapel de Netherfield et M^{me} Greystone ne m'a rien dit.

— Quel est le rapport avec M^{me} Greystone?

— C'est la gouvernante.

— *C'était* la gouvernante, quand Netherfield appartenait encore à feu Lord Castor Fernsby.

— Elle l'est toujours, maman.

— Mais elle n'est pas au courant. M^{me} Wilson, de la droguerie, tient l'information de Lily du pub de Dave, qui l'a apprise de sa belle-sœur Ophélia, qui travaille à Londres dans l'immobilier. Ma source est très fiable! Il semble donc que votre cher ami d'enfance, le jeune Gérard Bingley, soit de retour. Et puisqu'il est *certain* qu'il ne viendra pas seul, souhaitons que leur venue à tous contribue à créer un peu d'animation dans le village.

— Maman, tu en es certaine? répète John.



— Absolument.

— Ça ne serait pas la première fois qu'on annonce l'arrivée des Bingley et, qu'en fin de compte, ils n'arrivent jamais.

Il y a douze ans, les Bingley sont venus passer tout l'été ici. Puis Victor Bingley s'est disputé avec son oncle, Lord Castor Fernsby, et toute la famille a alors été bannie. Toutefois, Lord Castor ne les a pas exclus de son testament et, aujourd'hui, Victor et ses enfants ont hérité de Netherfield Park.

— Tu es bien certaine de leur venue?

Le fait que John pose la même question pour la troisième fois en dit long.

— John, trésor, tu ne serais pas devenu sourd à force de restaurer les fresques la tête en bas? demande notre mère en lui adressant une caresse. Évidemment que j'en suis sûre. D'ailleurs, dès qu'ils arriveront, il faudrait que Will aille les voir.

— Moi? Mais je détestais Gérard Bingley! C'était un vrai prétentieux.

— C'était il y a longtemps.

— Un prétentieux qui a vieilli alors!

— Oh, William Bennet! Pourquoi tu ne veux jamais faire ce que je te demande? se plaint ma mère. Tu n'as donc aucune pitié pour mes pauvres nerfs!

Sur ces mots, elle se laisse retomber sur l'ottomane.

John tente de la calmer. Il lui tend un autre mouchoir et je lui sers un autre verre de cherry. À la moitié du troisième verre, l'humeur de notre mère commence à pencher vers une certaine quiétude éthylique. Ses réponses sont plus courtes et John lui suggère d'aller se reposer.

— Will et moi, on rangera. Va donc dormir et ne pense plus à tout ça. Demain tout ira mieux.

Elle acquiesce, le caresse avec douceur puis lui embrasse le front avant de faire la même chose avec moi.

— Ne vous couchez pas trop tard et ne finissez pas mon cherry! nous recommande-t-elle avant de sortir.

Pas de risque. En effet, je me dirige vers la vitrine murale où sont exposées des reproductions en porcelaine de Wedgwood. C'est là aussi que nous rangeons, John et moi, le Lagavulin de dix-huit ans d'âge que nous nous sommes offert à Noël dernier, en nous promettant de le boire uniquement quand la situation l'exige et que nous sommes ensemble.



Je nous sers, tandis qu'il remet de l'ordre dans les papiers éparpillés sur l'imposant bureau de maman, une pièce du XIX^e provenant d'un vaisseau de la marine anglaise. Il replace les coussins sur l'ottomane et, enfin, ramasse les mouchoirs abandonnés sur le tapis persan.

— Qu'en penses-tu ?

Je lui tends un verre.

— Honnêtement, précisé-je.

— Je pense que maman a raison d'insister.

Il prend le Lagavulin.

— Un jour ou l'autre, un de ses bouquins finira bien par se vendre comme elle le mérite et...

— Non, John, ils se vendent déjà comme elle le mérite, rétorqué-je. Je parlais de Netherfield qui va être enfin occupé.

— Apparemment oui, fait-il, laconique.

Il commence à boire, signe qu'il est troublé.

— Et ?

— Et quoi ?

— Quel effet ça te fait ? Tu es content ? Chamboulé ? En colère ?

— Si tu parles du comportement de Victor Bingley, je crois qu'il n'a pas été très correct.

— Un véritable connard, tu veux dire. N'ayons pas peur des mots.

— Je n'aime pas juger les gens.

— Tu es bien le seul.

— Juger est injuste, Will ! Il est impossible de se mettre à la place de quelqu'un d'autre. Ce n'est pas juste une question de circonstances, mais de caractère. Il y a des personnes timides, par exemple, qui sont incapables d'exprimer ce qu'elles valent ou ce qu'elles veulent. Et puis, il y a ceux qui, comme toi, balancent tout ce qu'ils pensent sur la place publique.

— Au moins, je suis clair.

— Mais ça ne signifie pas que ceux qui se taisent n'ont rien à dire, Will. Tout comme ça ne signifie pas que ceux qui s'expriment haut et fort ont toujours raison.

— Peut-être, concédé-je. Mais nous parlions des Bingley, poursuis-je en lui lançant un regard insistant. Maman a dit que Gérard ne sera pas seul.

— Il vient peut-être avec sa femme et ses enfants.

— Oh, je t'en prie! J'espère sincèrement qu'il n'a pas condamné une pauvre femme au martyre et, surtout, qu'il ne s'est pas reproduit! m'exclamé-je.

Après réflexion, j'ajoute:

— Plein aux as comme il est, il aurait même pu s'en acheter une, de femme! Et nous pouvons facilement le découvrir, annoncé-je en levant mon verre.

Tel le capitaine d'un navire, je contourne le bureau et attrape mon portable. La théâtralité doit être héréditaire.

— Que fais-tu?

— Instagram ou Facebook?

— Tu ne vas quand même pas aller fouiner sur ses profils?

— Instagram! réponds-je à moi-même. Bingley est bien le genre à être devenu un de ces cons à selfies qui se tirent le portrait devant leur apéritif sur leur yacht!

— Je ne veux pas participer à ça!

— Parfait. Pendant que tu ne participes pas, remplis donc ça!

Je pose bruyamment mon verre à moitié vide, et de mon autre main, tape rapidement le nom du nouveau propriétaire de Netherfield, que je trouve tout de suite.

— Te voilà donc! Voyons voir! Profil ouvert. Génial. À Ascot. À la mer et, pour prouver que j'ai toujours raison, sur un bateau avec un mojito. Dans sa bio, il a écrit «Courtier pour Luxory by Bingley Estate», mais bon, tout le monde sait que son père à un empire dans l'immobilier. Regarde ça, il a écrit qu'il était célibataire! Aucune trace de gosses. Nous avons donc notre réponse. Il ne viendra pas avec femme et enfants et...

Je m'arrête net car je me rends compte que John, derrière moi, fixe quelque chose sur l'écran. Il regarde une photo et je n'ai aucune difficulté à savoir laquelle. Le cliché a été pris dans une pièce sombre au fond de laquelle un «Bonne année» se dessine en lettres de néon. Gérard Bingley est avec une fille, une magnifique blonde au sourire spectaculaire.

— Mon Dieu, on dirait vraiment que c'est...

— C'est elle, dit John d'une voix basse.

— T'es sûr?

— Plutôt, oui.

Je déplace la souris sur la photo et découvre qu'il a vu juste: *@MissBingley*.



— C'est bien Chantal, la petite sœur de Bingley! Je ne me souvenais pas qu'elle était comme ça.

— Elle n'a pas changé, observe-t-il d'une voix encore plus profonde.

J'ouvre le post et m'aperçois qu'il contient un album avec d'autres photos, que je fais défiler. Sur la deuxième, Gérard Bingley est avec deux de ses amis; sur la troisième, il pose seul, façon dieu de la vie nocturne, et sur la quatrième il est de nouveau en compagnie de Chantal. Il a toujours la même tête, celle du mec prêt à piétiner le cadavre de sa propre mère pour s'assurer richesses et privilèges. En revanche, sa sœur, à part son côté incroyablement sexy, affiche un sourire capable d'apporter la joie dans le monde entier.

Et John? Il a le regard halluciné du type qui vient de voir une apparition. Je nous ressers du Lagavulin, qu'il boit sans rien dire, ce qui me confirme qu'il est sous le choc.

— Tu te sens comment?

— Comment ça?

— Il y a quelques années, cette bombe atomique aurait fait n'importe quoi pour t'embrasser, quand toi tu faisais semblant de ne pas la remarquer.

— C'était une *gamine*. Elle avait quatorze ans.

— Et toi, dix-sept! lui rappelé-je. Tu ne serais pas allé en prison!

— Non, mais je n'avais pas envie de me retrouver dans une situation déplacée.

— Ce qui fait de toi l'unique ado de dix-sept ans à s'être jamais posé la question d'avoir un comportement déplacé.

— Si tu le dis. Mais je ne regrette pas. Enfin, elle était... elle a toujours été... quand elle était là... et puis quand elle n'a plus été là... mais c'est sans importance! s'exclame-t-il.

Il prend son verre et réalise qu'il est vide. Il s'empare alors du mien et le finit.

— Tu es incroyable, John! Tu pourrais avoir toutes les femmes que tu veux. Et je ne dis pas ça par goût de l'hyperbole! Je parle au sens littéral! Et la seule fille à te mettre des étoiles plein les yeux, c'est une vieille copine d'enfance.

— Faux. J'ai juste gardé un bon souvenir d'elle.

— Ben voyons.

— De toute façon, ça ne veut pas dire que Bingley va venir à Netherfield avec sa sœur!



LADY ORGUEIL ET MISTER PRÉJUGÉS

— Moi, je parie que si. Regarde-les. Ils fêtent encore le Nouvel An ensemble. Et, quand ils venaient en vacances, elle ne faisait pas un pas sans son frère ou sans... *l'autre!*

— Tiens, à propos, je me demande si elles sont toujours en contact.

— J'en doute, décrété-je, en me resservant. Ta Chantal ne sourirait pas comme ça si la *Reine des glaces* était dans les parages!

— Il y a un moyen de le savoir, dit-il en reprenant mes mots.

Il se saisit du portable et fait défiler de nouveau les photos. Encore Gérard, Gérard qui boit, Gérard avec la cravate autour de la tête et, juste au moment où je crois être sauvé, je la vois.

La seule photo de l'album du Nouvel An de Gérard Bingley sur laquelle il n'est pas. Parce que c'est *elle* qui y est.

De longs cheveux noirs, une frange coupée juste au-dessus des sourcils. Ce regard infiniment bleu qui semble me dire aujourd'hui les mêmes choses qu'autrefois.

«Tu n'es pas assez.»

C'est *elle*, mais encore plus *elle* que la dernière fois que je l'ai vue. Plus sérieuse, plus acérée, avec en prime une paire de seins qui semblent aussi beaux qu'agaçants, comme tout le reste de sa personne.

— Oh, bon sang! s'exclame John. On dirait que c'est...

— Non...

— Elle ressemble à...

— Arrête!

Impitoyable, mon frère déplace le curseur. Tous mes espoirs s'écroulent quand je lis le tag: *Darcy*.

LES BINGLEY ARRIVENT À NETHERFIELD



— Gérard! Ralenti! De cette colline, on verra Netherfield Park.

Gérard Bingley accélère, ignorant la requête de sa sœur Chantal. Assise à côté de lui, je me cramponne à la poignée de la Lotus Evora et me promets de ne plus jamais monter dans cet engin.

— Oh non! gémit Chantal. On a raté la vue.

— Détends-toi, petite sœur! lance Gérard. D'après le GPS, il nous reste encore dix minutes.

— Mais je voulais voir Netherfield depuis la colline.

— Heureusement que ton physique joue en ta faveur, Chantal, soupire Gérard, parce qu'on ne peut pas dire que tu sois une flèche.

— Ça fait toujours plaisir, grommelle-t-elle.

— Je dis juste que tu n'as pas l'air bien réveillée, ce matin. Gueule de bois? l'interroge-t-il. Qu'avez-vous fabriqué hier soir avec Emma Richmond? Tu es rentrée tard du River Club?

— Pas particulièrement.

— Tu n'aurais pas un peu abusé, hein?

— J'étais tellement sobre que je me suis ennuyée moi-même, soupire-t-elle.



— Tant mieux, tu es fiancée maintenant. Et Daniel est un type à l'ancienne.

— Je sais.

— Interdiction de déconner, Chantal.

— Je sais.

— Daniel Attenborough n'est pas un simple banquier, il est fils de vicomte. Sa famille est traditionaliste. Tu as intérêt à rester sur le droit chemin. Tu ne crois pas, Éloïse? m'interpelle-t-il.

— Désolée, Gérard, je ne t'écoutais pas.

C'est à moitié vrai. Je ne sais pas pourquoi mais lorsque Gérard Bingley parle, je n'entends pas la moitié de ce qu'il dit et l'autre moitié m'incommode.

Je déteste la façon dont il traite Chantal. Ses manières de mufle et ses faux airs de premier de la classe me sont insupportables. Et je passe sur le fait qu'il conduit comme si c'était lui qui avait exagéré avec les cocktails du River Club.

— Éloïse, toi au moins, tu te souviens qu'on voyait la maison avant la colline?

J'aperçois le reflet de Chantal dans le rétroviseur. Elle baisse ses lunettes et me dévisage de ses doux yeux noisette.

— La dernière fois que j'ai vu cet endroit, nous avions quatorze ans, lui rappelé-je. Ça fait douze ans...

— Et alors? Ça a été le meilleur été de notre vie! Avec l'étang où nous nous baignions, et les bois où nous nous perdions...

— À vrai dire, je me souviens davantage de la faune que de la flore.

— Les pointers de notre grand-oncle?

— Les voisins, avoué-je.

Gérard se met à rire et Chantal est fâchée.

— Éloïse, arrête de faire ta snob! Nos voisins ne méritaient aucune critique! Ils étaient tous adorables.

— En effet, une petite communauté digne d'intérêt... pour un zoologiste.

— Éloïse!

— De beaux objets d'étude. Obsédés par les ragots, suffisants, provinciaux et qui nourrissaient une passion incroyable pour les contredanses d'il y a deux cents ans.

— Oh, les cours de danse de Sir Lucas! s'exclame Chantal avec le même enthousiasme que lorsqu'elle va dans les clubs branchés. J'adore les danses de salon.

— Un peu trop optimistes à mon goût. Comme si leur seul but était de rapprocher les gens et de créer des liens avec n'importe qui.

— Entièrement d'accord! s'exclame Gérard, à la recherche d'un regard approbateur que je lui accorde, juste pour l'inciter à ramener ses yeux sur la route.

— *La faune* de Meryton était embarrassante, poursuit-il. Je ne me souviens pas d'une seule personne que je pourrais saluer sans avoir honte.

— Si c'est ce que tu penses, tu pouvais aussi bien rester à Londres, proteste Chantal. Vous pouviez même y rester tous les deux.

— Je n'aurais certainement pas renoncé au plaisir de passer du temps avec toi, rétorqué-je. Et puis la campagne m'aidera à me focaliser sur mon manuscrit.

— Le fameux auteur français et son autorisation?

— Exact. Mais je n'ai pas envie de rencontrer du monde, pas plus que je ne le voulais déjà quand j'avais quatorze ans.

— Mais Gérard aurait pu au moins rester à la maison.

Je suis d'accord sur ce point. Il ne nous aurait pas manqué.

— Je suis venu pour de très bonnes raisons, Chantal, affirme Gérard. Primo, t'avoir à l'œil comme tout bon grand frère devrait faire et secundo, profiter de la compagnie d'Éloïse.

En prononçant ces mots, il me lance un autre de ces regards mièvres, au risque de nous envoyer au fossé.

— Et puis je dois surtout faire un état des lieux. En avril dernier, lorsque nous avons hérité de Netherfield, notre bureau technique nous a fait parvenir une estimation du domaine désastreuse. Et maintenant papa veut savoir s'il doit la mettre aux enchères en l'état, ou s'il doit programmer des travaux de rénovation.

— Je ne comprends pas pourquoi vous voulez vendre Netherfield Park, ça me fend le cœur.

— Mais que veux-tu qu'on en fasse? Nous sommes Bingley Estate, déclare-t-il en bombant le torse. Soixante-douze succursales, un réseau d'agents sans égal dans tout le pays et un département de luxe, dont je m'occupe personnellement, qui fait concurrence à Christie's Real Estate.



Comment ne pas le savoir? Gérard n'a de cesse de répéter son slogan, mais je n'ai que faire de l'empire de courtage immobilier des Bingley. Il peut bien amasser autant d'argent qu'il veut, Gérard reste un imbécile. Mais c'est aussi le frère de ma meilleure amie, et cela fait des années que je le supporte pour cette seule raison.

— Pour en revenir à Meryton, je me souviens d'un tas de gens charmants, reprend Chantal.

— Cite-moi au moins un nom.

Gérard la met au défi.

— M^{me} Greystone!

— Qui?

— La gouvernante de Netherfield. Tu ne te souviens pas d'elle? Elle nous préparait des scones et elle nous les servait avec de la confiture de cédrat.

— Ah oui, cette vieille bonne femme! réplique Bingley. Ce parasite qui infeste encore Netherfield. Ça fait cinq mois qu'elle figure sur le registre des comptes. Elle serait utile uniquement si je pouvais la vendre avec les tableaux et les meubles.

— Et le fils de Sir Lucas?

— Qui ça?

— Charlie.

— Je ne sais pas de qui tu parles.

— Éloïse, tu t'en souviens, toi?

— Je m'en souviens en effet, admetts-je. Il n'était pas très grand, pâlichon et timide, à la limite du mutisme.

— Ah! Boule de graisse! s'exclame Gérard. Il fallait le dire tout de suite.

— Tu es vraiment odieux, s'énerve Chantal.

— Et les Bennet? nous relance-t-elle. Je vous défie de trouver quelque chose de méchant à dire sur John Bennet.

Ce qui est sûr, c'est qu'elle, elle ne risque pas d'en trouver. Elle en était éperdument amoureuse. Chantal et moi, nous nous connaissons depuis l'enfance. Nous avons partagé une chambre lorsque nous étions internes à la Benenden School, et je suis sa confidente depuis toujours. John Bennet a été le premier garçon dont elle a été amoureuse.

— L'aîné des Bennet était convenable, admet Gérard. Mais il me semble me souvenir qu'il avait un frère plus jeune plutôt encombrant. Un type sec comme un clou, aux cheveux roux et au regard de pervers.



— William? Il était trop sympa! Il me faisait mourir de rire quand il s'amusait à changer les paroles des chansons d'Elton John.

— Une horreur, insiste Gérard. C'était un morveux qui nous regardait toujours comme s'il se foutait de notre gueule, alors qu'il aurait mieux fait de se regarder dans un miroir, avec ses frusques miteuses et sa cassos de mère.

— M^{me} Bennet était mère célibataire.

— Oui, avec des marmots de trois pères différents.

— Et alors? s'agace Chantal.

— Elle était à côté de la plaque, insiste-t-il. Et toi, Éloïse, que penses-tu des Bennet?

— John Bennet était un chic type, confirmé-je. Il s'occupait de ses trois petits frères. Mais l'autre était... imprévisible.

— Tu le traitais toujours si mal, Éloïse.

— J'aurais préféré éviter d'avoir à le traiter tout court.

— Tu te souviens de l'affaire du quadrille, quand vous deviez danser ensemble? Tu te souviens comme il s'est vexé quand tu n'es pas venue?

— Malheureusement oui, soupiré-je.

— De quoi parlez-vous? demande Gérard.

— Des essais organisés à la fin des cours de danse à l'auditorium, répond Chantal. Éloïse devait monter sur scène avec William Bennet, mais elle lui a posé un lapin.

— Bien joué, Éloïse, rigole Gérard.

— Je n'ai jamais compris pourquoi tu lui avais fait ça.

— J'avais de très bonnes raisons.

— Peut-être, mais Willy a vraiment eu la honte de sa vie. Il t'attendait, tout seul sur cette estrade, devant tout le village. Tous ses copains se sont moqués de lui.

Elle secoue la tête.

— Les enfants sont cruels parfois. Je me souviens qu'il s'est même mis à danser tout seul.

Elle me raconte cela dans l'intention évidente de me faire culpabiliser.

— Il s'en est vite remis, donc, réponds-je sèchement.

— Je ne dirais pas ça! insiste-t-elle. Dès qu'il est sorti de scène, il est allé te trouver pour te demander des explications et tu lui as dit ce truc affreux...

— Quoi donc?



La curiosité de Gérard est piquée au vif.

— Devant tout le monde, Éloïse lui a expliqué que si elle n'était pas venue, c'est parce que William n'était pas *assez*.

— *Assez* quoi?

— Juste *assez*, répond Chantal. William l'a très mal pris.

— Il le méritait, commente Gérard avec mépris.

— Personne ne mérite d'être tourné en ridicule de cette façon, grommelle Chantal.

Dans l'absolu, elle a raison. Mais pas dans cette situation particulière. Le jour de ces fameux essais, William Bennet n'a eu que ce qu'il méritait. Je me souviens alors de cet été-là. Pour moi, qui venais d'une école de filles très stricte, un type aussi bruyant, extraverti et envahissant était un énergumène bien trop exotique. À quatorze ans, j'avais du mal à m'ouvrir aux autres, et c'est d'ailleurs encore le cas aujourd'hui. Pourtant, je n'arrête pas de penser à lui. Ce garçon avait le don de se faire tout le temps remarquer. Il ne se taisait jamais et riait constamment. Et ses yeux étaient vraiment particuliers, comme si on ne pouvait pas faire autrement que tomber dedans. Je ne pouvais pas les ignorer, comme s'ils exigeaient de moi que je les regarde! Maigrichon et petit comme il était, on aurait dit que son être n'était constitué que de ses yeux, comme s'ils se suffisaient à eux-mêmes. J'y pensais souvent, à ses yeux, et c'est pour cela que, lorsqu'il m'a demandé, pour une raison mystérieuse, de «me mettre en couple avec lui» pour ces stupides essais, j'ai accepté, pour une raison tout aussi mystérieuse. Et l'abandonner sur cette scène, après la façon dont il s'était comporté, n'a été que le minimum que je devais faire. Il a gâché mon dernier jour de vacances et m'en a laissé un souvenir douloureux. Mais il m'a appris une leçon importante: ne jamais faire confiance. À personne.

Le GPS nous annonce que nous ne sommes plus qu'à une minute de notre destination. Nous venons de franchir la colline et, de là, nous profitons d'une vue merveilleuse sur toute la propriété de Netherfield Park.

— Mon Dieu, c'est encore plus beau que dans mes souvenirs, s'extasie Chantal, en se penchant entre les sièges.

Blanc et splendide, le bâtiment de la Renaissance s'impose, comme dans un rêve.

— Je suis tellement émue! continue mon amie. J'ai hâte de le revoir... enfin, revoir tout le monde.



LADY ORGUEIL ET MISTER PRÉJUGÉS

Le revoir ?

Soudain, je croise les doigts pour que John Bennet ait mal vieilli et qu'il sorte naturellement du fantasme nostalgique de Chantal.

Et j'espère être *assez* chanceuse pour ne plus jamais revoir de ma vie les yeux de William Bennet.

WILLIAM N'EST TOUJOURS PAS ASSEZ



— Tu peux me rappeler ce qu'on fait ici, John?

Je donne un autre coup de masse dans le mur voûté de l'entrée de la Jane Chapel.

— Tu me donnes un coup de main, répond-il d'une voix essoufflée.

Je regarde vers le plafond et le vois allongé sur l'échafaudage. Je ne sais pas comment il arrive à garder le bras en l'air aussi longtemps, et à supporter la peinture de son pinceau qui lui dégouline sur le visage.

— C'est à toi que je rends service ou aux nouveaux proprios de Netherfield?

Je poursuis mes coups de masse, plus frustré qu'efficace.

— OK, William. On peut dire qu'on a fini pour aujourd'hui.

Quand je lève de nouveau la tête, je le vois assis, les jambes dans le vide, recouvert de peinture et les cheveux sortis de leur élastique. Quant à moi, j'arbore le *dress code* de tout ouvrier du bâtiment qui se respecte, torse nu et jean.

— Tu as largement fait ta part aujourd'hui, Will, reprend John. Tu es censé être en vacances. Tu devrais être à la maison en train de lire, confortablement installé dans ton fauteuil préféré.

— Je dois t'avouer un truc.



Je me passe le bras sur le front.

— Je suis venu te filer un coup de main par intérêt. C'était la solution la moins pénible.

Si j'étais resté à la maison, j'aurais dû gérer ma mère, en pleine crise post critiques négatives des Lessex, ou bien écouter Archibald qui, en ce moment, se passionne pour la musique expérimentale, ou bien encore supporter les velléités de célébrité de Lloyd, en attente du casting organisé par la production du *Régiment*.

— Peut-être, mais tu as fini le boulot, me fait-il remarquer. Tu es donc officiellement en vacances.

Il attrape sa serviette et la passe autour de son cou.

— Si seulement tu étais payé, Johnny.

— Ne sois pas ridicule. Lord Castor était un bon ami. La restauration de la Jane Chapel était notre projet à tous les deux. Je veux le terminer.

Inutile d'insister, d'autant qu'il vient de finir la consolidation du mur sur lequel se trouve la fresque et qu'il a commencé la partie peinture, celle qui lui plaît le plus.

— Comme tu veux. Mais pour aujourd'hui, toi aussi, tu as fini. Tu as besoin d'une bonne douche.

— Je ne suis pas le seul, dit-il en descendant de l'échafaudage. Tu as littéralement changé de couleur.

Il a raison, je sens la poussière jusque dans mes poumons.

— Un plongeon dans le lac? proposé-je.

— Ça marche, me répond-il en enlevant sa salopette de travail.

Juste au moment où je défais les boutons de mon jean et où il enlève son tee-shirt, je me rends compte que nous ne sommes plus seuls.

Une fille apparaît dans la percée que je viens de faire dans le mur.

Je me fige l'espace d'un instant, puis reboutonne mon pantalon à la vitesse de la lumière.

La nana est tirée à quatre épingles et ses longs cheveux blonds retombent sur ses épaules. Elle semble hésitante, mais dégage quelque chose de terriblement sexy. Elle porte une paire de grandes lunettes de soleil roses sur la tête et une robe blanche qui lui arrive aux genoux et lui découvre les épaules. Elle est si propre et lumineuse que je me sens encore plus sale. Mais surtout, il ne fait aucun doute que je me trouve en face de la propriétaire des murs que je fracasse à grands coups de masse depuis trois jours. Chantal Bingley.



Elle ne dit rien. Moi non plus. Quant à John, il a encore la tête prise dans son tee-shirt.

— Will! Donne-moi un coup de main!

Il se contorsionne dans son vêtement et tente vainement d'en sortir. J'ai pitié de lui et attrape le tee-shirt pour le rebaisser le plus vite possible.

— John, on a de la visite...

Lorsque mon frère, dégoulinant de sueur et couvert de peinture, aperçoit enfin notre visiteuse, le silence autour de nous change de consistance.

J'en étais sûr, John est en train de faire une attaque. La lourde responsabilité de lui sauver la vie et de le sortir de cette situation embarrassante repose entièrement sur mes épaules.

Épaules qui, pour la précision, sont toujours nues. Je récupère mon tee-shirt et l'enfile rapidement.

— Je suis désolé, d'habitude, nous sommes un peu plus habillés.

Malgré ma pitoyable entrée en matière, la jeune femme nous sourit gentiment.

— Oh, pas de problème!

— Tu dois être Chantal, n'est-ce pas? demandé-je en essuyant ma main sur mon tee-shirt. Tu ne te souviens probablement pas de nous. Nous sommes...

— Les Bennet! s'exclame-t-elle avec un sourire radieux.

— Tu nous as reconnus?

John semble surpris.

— Évidemment! J'étais tellement impatiente de vous revoir.

— Ouais! s'exclame John à son tour. Quand on m'a dit que vous veniez, je n'y ai pas cru.

— Tu as raison, j'aurais dû t'envoyer un message, s'excuse-t-elle.

— Un message? demandé-je. Tu as le numéro de John?

— Non, fait-elle d'un air béat.

— C'est ma faute, soupire mon frère. J'aurais dû te le donner.

— Et moi, j'aurais dû te donner le mien.

Mais de quoi sont-ils en train de parler, au juste? Ils ont perdu la boule?

— Impossible, leur rappelé-je. La dernière fois que vous vous êtes vus, vous n'aviez pas de portable.

Mais la logique semble n'avoir aucun effet sur ces deux-là, et je suis même vraiment surpris par l'étrange lueur que j'aperçois dans le regard de John et qui me met presque mal à l'aise pour lui.



— Quoi qu'il en soit, je suis absolument désolée, j'aurais dû frapper, insiste Chantal.

— C'est moi qui devrais m'excuser, renchérit John. C'est moi qui ai enlevé la porte.

Ils se renvoient la balle comme deux gamins dans la cour de récré. Je suis sur le point d'éclater de rire, quand un autre visiteur se manifeste par le passage sans porte. Un homme élégant, la trentaine et à l'épaisse chevelure noire. Un homme qui a su parfaitement conserver le même air de petit con qu'il avait déjà à quinze ans, et une faculté innée à se montrer odieux.

Gérard « j'ai le cul bourré de fric » Bingley.

— Mais que se passe-t-il ici ? demande le nouvel intrus en scrutant les décombres comme s'ils allaient lui sauter dessus.

— Salut, Gérard, tu te souviens de moi ? John Bennet. Et lui, c'est mon frère, Will.

— Les fameux Bennet...

Gérard nous observe comme si nous faisons tache dans le décor.

— J'admets que dans mon souvenir vous étiez un peu moins crasseux, ricane-t-il. Je peux savoir ce que vous faites là ?

John lui raconte alors que, au cours de ces dernières années, il a aidé Lord Castor. Tout en parlant, il écarte de temps en temps ses cheveux de son front et je remarque que Chantal suit son geste, hypnotisée comme un chat devant une pelote de laine.

— Il s'agissait parfois de gros travaux, comme les réparations du toit. Mais il y avait aussi des bricoles, comme des serrures grippées, ou des portes à regonder.

— Tu sais vraiment faire beaucoup de choses, soupire Chantal.

— Tu étais donc l'homme à tout faire de mon grand-oncle, résume Gérard avec une pointe de condescendance. Mais je n'ai toujours pas compris ce que tu faisais ici.

— Ton grand-oncle désirait depuis longtemps restaurer la chapelle. Et il y a quelques mois, nous avons découvert ceci.

Il indique le mur sur lequel se trouve une fresque. Les traits sépia en sont presque effacés mais on aperçoit les contours d'une colonnade et d'une forêt dans le fond.

— C'est quoi ? demande Gérard.

— Une fresque dissimulée, répond John. Je l'ai découverte quand j'étais en train d'enlever l'enduit sur la fresque du haut. J'ai passé tout l'hiver à



la faire réapparaître, explique-t-il en montrant la paroi. Et maintenant, je m'occupe de récupérer la voûte et...

— C'est bien beau, tout ça, l'interrompt Gérard, mais il me semble que Lord Castor est mort, non? Et, pour être franc, Bennet, même si le vieux te laissait badigeonner ses plafonds, je ne compte pas...

— Tu n'as peut-être pas bien saisi, Gérard, intervient-je à mon tour. Mon frère est restaurateur, c'est son vrai métier et il a un vrai putain de diplôme.

— Restaurateur, vraiment? demande-t-il. Que peut-on bien pouvoir restaurer dans le coin? Des poulaillers et des enclos à moutons?

C'est confirmé, Gérard est un vrai con. C'est lassant d'avoir toujours raison!

— Il restaure des œuvres d'art murales. Il est diplômé de l'Opificio delle Pietre Dure¹, à Florence. Ça te parle?

— Je dis simplement...

— Si c'est le budget qui t'inquiète, sache que mon frère le fait uniquement parce qu'il l'a promis à ton grand-oncle. Il n'attend aucune compensation financière.

J'ai visé juste. Gérard sourit.

— Ça change tout, alors! Si tu travailles gratuitement, tu peux venir quand tu veux!

Il n'a vraiment honte de rien.

— Oh, oui! dit Chantal. Viens quand tu veux!

— Merci, Gérard, et merci à toi aussi, Chantal, dit mon frère en souriant. Alors je reviendrai demain.

— C'est samedi, lui rappelé-je. Je t'interdis de travailler le week-end.

— Nous ne nous verrons pas avant lundi?

Chantal semble déçue.

— Tu as raison, pourquoi attendre lundi? intervient-je. Tu te souviens de la fête de l'Été, Chantal?

— Bien sûr!

1. L'Opificio delle Pietre Dure existe réellement. Il s'agit d'un institut, sous l'égide du ministère italien de la Culture, qui s'occupe de la restauration et de la conservation des œuvres d'art (NdT).

— Elle a lieu comme toujours à l’auditorium le premier dimanche d’août, donc ce dimanche. Si tu n’as rien de mieux à faire...

Un bruit de pas résonne soudain dans la pièce et je me tais. Des pas étranges, à la fois légers et qui s’imposent à nous malgré tout.

Je me tourne et mon cœur s’arrête. Ou plus exactement, il jaillit hors de ma poitrine et s’enfuit en courant, sentant le danger. La silhouette s’arrête sur le seuil, sous la voûte qui l’encadre à la perfection.

C’est la première information qui se fraie difficilement un chemin jusqu’à mon cerveau et, même si j’ai l’avantage de ne plus avoir quatorze ans, j’ai la circonstance aggravante d’en avoir vingt-six et d’être bien trop sensible à la façon dont elle a changé tout en restant la même. Dès qu’elle entre dans la pièce, je repère ses seins, hauts et ronds, et son cul divin, qui adhère parfaitement au tissu de sa robe. Et le pire, c’est que sa poitrine triomphante et ses fesses incroyables ne sont qu’un prélude au meilleur.

Aujourd’hui encore, son visage l’emporte haut la main.

Son expression de Reine des glaces se trouble à peine.

Elle fronce les sourcils et son regard, d’un bleu intense, s’emplit de stupéfaction. Ses lèvres s’entrouvrent, comme si elles s’apprêtaient à laisser passer le son de sa voix.

Il paraît que dans certaines situations, le temps semble s’arrêter. Je croyais que c’étaient des conneries jusqu’à ce que, là, maintenant, je sois moi aussi victime de cette étrange immobilité silencieuse. Je souhaiterais tellement que sa bouche prononce quelque chose de gentil, même de neutre, mais rien de vachard. Je voudrais que douze ans de réchauffement climatique aient réussi à dégeler la gamine la plus hautaine, désagréable et froide de la terre. La plus cruelle aussi, capable de me laisser tout seul sur une scène où nous aurions dû être tous les deux. Mais l’espoir n’est pas toujours récompensé.

— On se connaît ?

Trois mots lui suffisent pour exprimer toute son indifférence.

Elle n’a même pas pris la peine de se souvenir de moi.

— Mais oui, Éloïse ! intervient Chantal. John et Will Bennet.

— Les Bennet, répète-t-elle comme si nous étions une seule et même personne. Oui, je me rappelle maintenant.

— Bien sûr que tu t’en souviens ! On a parlé d’eux dans la voiture.

— Avec ces vêtements, je ne vous ai pas reconnus, se justifie-t-elle.



Puis elle observe mon frère avec l'œil d'un général qui passe ses troupes en revue.

— Heureuse de te revoir, John.

Sérieusement? C'est tout? «Heureuse de te revoir, John.»

— Je suis très heureux, moi aussi, renchérit John. Et Will aussi, j'en suis sûr.

— J'explose de joie, dis-je en affichant un sourire sarcastique.

Comme j'ai parlé, elle est obligée de me regarder, mais elle m'adresse alors un regard méprisant, de ceux qui vous font sentir minuscule, comme sous l'effet d'une loupe inversée.

— Éloïse Darcy, articulé-je avec emphase. Moi, en revanche, je t'ai tout de suite reconnue, tu sais?

Mon sourire est figé sur mes lèvres.

— Je voudrais bien pouvoir dire que tu as changé, mais je mentirais.

— William Bennet, répond-elle du tac au tac, j'aimerais pouvoir dire que tu as l'air en forme. Mais moi aussi je mentirais.

Elle est de retour! Exactement comme dans mon souvenir. Une garce capable de dissimuler des lames de rasoir dans chacune de ses phrases.

Chantal s'interpose.

— Tu sais, Éloïse, les garçons nous invitaient justement à la fête du village. Ça te dit?

— Quelle idiotie! intervient Bingley. Éloïse n'a pas de temps à perdre. Elle est directrice éditoriale de la maison d'édition familiale. Toute l'Angleterre s'arrache les livres de la Pemberly Press dès leur sortie.

— Si Chantal y tient, je m'organiserai pour pouvoir l'accompagner à la fête, concède Éloïse d'un air loin d'être ravi.

— Ne te sens pas obligée, lui suggéré-je.

— Ce n'est pas le cas, Bennet, précise-t-elle. Je suis en vacances avec mon amie, et je souhaite passer le plus de temps possible avec elle avant le mariage.

— Oh, tu te maries? Et qui est l'*heureux* élu?

Je croise les bras.

— Personne, Bennet. Je ne parlais pas de moi, mais de Chantal. C'est elle qui se marie.

Le sourire de John disparaît, mais il trouve quand même le courage de lui dire:

— Félicitations, Chantal.



— Merci.

Et merci à toi aussi, Miss Darcy, d'avoir réussi, en moins de quelques minutes, à semer tristesse et désolation.

— Félicitations, Chantal, ajouté-je à mon tour. Il faut vraiment fêter cette belle nouvelle. Tu viendras à la fête?

— Je viendrai, répond-elle en retrouvant le sourire.

— À plus tard, alors! Porte-toi bien, Bingley. Éloïse.

Tout en la saluant, je lui adresse une petite révérence.

— Te revoir a été indescriptible, me moqué-je ouvertement. Malheureusement, je ne suis pas assez brillant pour trouver les mots justes.

Je lui décoche une flèche qui la touche à peine. Sur le visage en forme de cœur de cette créature glaciale, une infime trace de stupeur laisse rapidement la place à une indifférence totale. Elle a le pouvoir de me pousser dans mes retranchements. J'ai été trop orgueilleux de croire qu'elle se rappellerait l'humiliation qu'elle a fait subir au gamin que j'étais. Je me sens minable d'accorder encore de l'importance à des faits qui, visiblement pour elle, sont archivés depuis longtemps.

John et moi nous en allons enfin, mais je garde encore en moi l'envie de gagner ne serait-ce qu'une fois contre elle. La prochaine fois que je déciderai d'en vouloir à mort à quelqu'un, je devrai éviter au moins deux erreurs. La première, ne pas choisir un adversaire dépourvu de cœur. La seconde, éviter que ma rivale ne soit belle au point de me couper le souffle.

WILLIAM ET *LE RÉGIMENT*



Traditionnellement, le dimanche de la fête de l'Été se déroule au rythme frénétique des préparatifs. Mais cette année, c'était compter sans la présence du *Régiment*, dont l'équipe de tournage circule dans tout Meryton. Cette invasion inédite est accueillie dans une sorte d'hébétude euphorique et dans l'expectative du casting qui doit se tenir aujourd'hui.

Ma mère et John sont à l'auditorium pour donner un coup de main au comité des fêtes, tandis que j'accompagne les jumeaux au presbytère, où doivent se tenir les essais pour les rôles de figurants. Nous sommes loin d'être les seuls à faire la queue.

Lloyd est excité comme un chat en rut et Kenny, qui a encore du mal à affirmer sa personnalité, suit son frère comme son ombre.

— Pour résumer, je vais demander directement un rôle avec du texte, fanfaronne Lloyd plein d'assurance. Je veux un personnage dont le nom figure dans le scénario.

— Sois déjà content s'ils te prennent comme figurant.

— Ça serait du gâchis, Will. J'ai quand même dix mille followers.

— Qui t'insultent!



— T'es encore plus chiant qu'Archibald, peste-t-il, en passant frénétiquement une main dans ses cheveux bleus.

— Moi, c'est juste l'argent qui m'intéresse, dit Kenny. Cinquante livres par jour!

— Mais si vous êtes pris, une partie de vos gains ira à maman! leur rappelé-je. Moi, je participe aux frais comme je peux, Archie se débrouille avec sa bourse, mais John accepte moins de travaux pour pouvoir terminer la restauration de la fresque. Et le dernier livre de maman ne marche pas super bien.

— Tu parles d'une nouvelle, bougonne Lloyd. Ses livres sont toujours nazes.

Je lui assène un coup derrière la tête.

— Eh! Ça va pas? s'indigne-t-il.

— Respecte son travail!

— Et pourquoi ça? C'est à cause de ces foutus Lessex qu'on a perdu notre maison.

Il a raison. Si notre grand-père a eu l'intelligence de bloquer ses économies pour que nous puissions nous les partager à sa mort, Longbourn, notre maison, a été malheureusement sacrifiée sur l'autel des passions de notre mère. Les rêves peuvent parfois coûter cher.

Après quelques instants de silence, les jumeaux se plaignent d'avoir faim et soif, ce qui me donne enfin l'occasion parfaite pour aller faire quelques pas. Je me dirige alors du côté du buffet de la fête, endroit idéal pour faire des provisions à moindres frais.

C'est une belle journée ensoleillée et Meryton offre une image de carte postale d'un petit village figé dans le temps avec ses enseignes peintes à la main. Il suffit de marcher dans Wentworth Street, de s'engager dans Tilney Road, ou bien d'admirer la petite place du Colonel-Brandon, là où se trouve le pub, pour avoir l'illustration parfaite du mot «pittoresque». Bien qu'à seulement moins d'une heure de la banlieue de Londres, Meryton est un lieu hors du temps. Je passe entre l'église, un petit édifice gothique, et un bâtiment historique, maison dans laquelle Shakespeare aurait prétendument dormi. Vraie ou pas, cette histoire a marqué ma vie. Il paraît que ma mère a su qu'elle était enceinte de moi juste au moment où elle passait devant, et qu'elle a décidé, sur un de ses fameux coups de tête, qu'elle m'appellerait William. Elle n'a pas jugé bon de demander l'avis de mon père, lequel avait déjà décidé de s'en aller pour l'Australie, poussé

par le besoin impérieux de partir en quête de lui-même. De ce que j'en sais, je crois qu'il se cherche encore.

Perdu dans mes pensées, j'entre dans l'auditorium, l'ancienne salle communale. Les volontaires sont moins nombreux que d'habitude, mais ils ne ménagent pas leurs efforts afin que tout soit prêt à temps. Certains confectionnent les boutonnieres fleuries à offrir aux jeunes filles, et d'autres s'occupent de préparer le punch et de le verser dans des bouteilles en verre.

Pour l'instant, le bruit ambiant est encore supportable, mais ce soir le niveau sonore sera infernal. Tous les habitants de Meryton vouent une véritable passion aux bals. Je ne connais personne dans tout le village qui n'ait jamais essayé au moins l'une des danses décrites dans *The English dancing master* de Playford, un ouvrage incontournable de 1651, et qui, pour Sir Lucas, est aussi sacré que la Bible. C'est également à nos bals traditionnels que je dois la Suprême Humiliation de mon adolescence, mais je préfère ne pas y penser. Au bord de la piste de danse se trouvent des gradins en bois. Des tables recouvertes de nappes rouges, installées en enfilade, délimitent le reste de l'espace. Des bénévoles confectionnent des sandwichs à la chaîne, l'un coupant le pain, le deuxième mettant le fromage et le troisième étalant les sauces. Je remarque immédiatement la chevelure rousse de ma mère. Ses cheveux sont relevés et elle porte une ample chemise blanche. Pour une fois, elle n'est pas entourée de son habituel cercle d'admirateurs. John et elle sont en train de discuter avec une jeune femme que je ne connais pas.

Ses cheveux sont courts et châtain. Elle arbore un tee-shirt rouge, avec le logo de la production dans le dos, et un jean qui la moule de façon intéressante. Je dois admettre que, dans l'ensemble, ses proportions épauletaille-hanches lui dessinent une silhouette plutôt voluptueuse.

Je les rejoins juste au moment où ils éclatent de rire. Sa voix est aussi agréable que son joli visage, moucheté de taches de rousseur. La couleur de ses yeux tire sur le caramel et sa bouche est invitante, même si ses courbes sont les plus attirantes.

— Oh, que fais-tu ici ? me demande ma mère. Je pensais que tu attendais pour les essais.

— J'ai besoin de nourriture. J'espère que Sir Lucas ne se fâchera pas.

— Jamais avec moi, précise-t-elle d'un air malicieux.

— Moi aussi, je suis venue dérober quelques sandwichs, avoue la jeune fille, en nous montrant le badge qu'elle porte autour du cou.



— C'est un plaisir de ravitailler *Le Régiment*, déclare ma mère en mettant du cheddar sur les tranches de pain. Mais, très chère, lorsque mes fils passeront leur audition, rappelle-toi que tu me dois une faveur.

Ma mère ne recule devant rien, mais son interlocutrice ne semble pas déstabilisée.

— Je parie que c'est l'un de vos fils, fait-elle en me dévisageant. Il a vos yeux et vos cheveux.

— Oh, oui! Il est à moi, celui-là, confirme ma mère. Mais il n'est pas là pour le casting. Il est avocat. Si tu aides Kenny et Lloyd, tu pourras aussi bénéficier d'une assistance juridique gratuite!

La désinvolture de ma mère me met mal à l'aise, mais je n'ai pas le temps d'émettre d'objection.

— Marché conclu, réplique la jeune femme du tac au tac. Prestations acceptées.

Prestations ? Carrément ?

— Et vous, madame Bennet, pourquoi ne passez-vous pas aussi une audition? Vous avez le parfait profil Regency.

— Oh, merci, tu me flattes, dit ma mère. Comme je te disais à l'instant, je *vis* dans le Regency puisque j'écris des *romances historiques*. Ou, peut-être qu'il serait plus juste de dire que j'en écrivais. Je crois que la carrière de M^{me} Margot est officiellement terminée.

— Si vos personnages sont aussi beaux que vous, ils laisseront tous les lecteurs sans voix.

Ce compliment illumine le visage de ma mère, sur lequel je perçois une émotion sincère. La gentillesse ne demande pas grand-chose et pourtant elle est si rare.

— Oh, mais quel adorable trésor! C'est très beau ce que tu viens de dire.

— J'espère pouvoir faire davantage, reprend la jeune femme en s'emparant de quelques sandwichs. Rappelez-moi les prénoms de vos fils.

— J'ai une meilleure idée!

Ma mère se tourne vers moi.

— Tu veux bien être gentil, et lui présenter tes frères.

— Maman, je ne voudrais pas mettre cette demoiselle dans une position délicate.

— Oh, ne vous inquiétez pas, *maître*, répond l'intéressée. Les positions délicates sont mes préférées. Je vous suis.

— Après vous...

Je me penche et lis sur son badge :

— ... Mademoiselle l'assistante de production Wickham.

— Jasmine.

— William, réponds-je en lui tendant la main.

Elle retient ses sandwiches contre sa poitrine pour me donner une poignée de main ferme, qui montre qu'elle est de celles qui préfèrent être au-dessus au lit. Et ça doit valoir le coup.

Je me mords les lèvres pour cacher mon sourire et éviter que certaines de mes pensées ne s'affichent ouvertement sur mon visage.

— Eh, Will!

John attire mon attention.

— Pendant que tu attendais pour les auditions, as-tu vu passer quelqu'un de Netherfield?

— Personne, pourquoi?

— Pour rien.

Il baisse les yeux et retourne à ses sandwiches.

Il est évident qu'il se demande si Chantal viendra à la fête. Je crois qu'il pense à elle depuis qu'elle est apparue dans la chapelle, vendredi soir. J'ai l'impression qu'il est mordu, malgré la douche froide de l'annonce des fiançailles de la belle avec un autre. Je me dirige vers la sortie avec Jasmine Wickham.

— Netherfield? demande Jasmine, qui marche à côté de moi.

— Oui. C'est une grande propriété, pas loin de Meryton.

— Je sais. Hier, pendant la réunion de production, le responsable des décors a remué ciel et terre pour contacter les propriétaires.

— Les propriétaires? Pour info, sache que ce sont de vrais cons.

— J'espère quand même qu'ils ne le sont pas trop. Le contrat de location pour le lieu que nous avons choisi pour la scène de bal vient d'être rompu. Nous devons trouver un plan de secours.

— Et vous voudriez louer Netherfield? demandé-je tandis que nous sortons sur la place.

— Oui. Si tu arrives à me mettre en contact avec les propriétaires, je fais embaucher tes frères sur le tournage tout l'été!

— *Mademoiselle Wickham !*

Je la toise en prenant un ton outré.

— Nous nous connaissons depuis une minute à peine et vous avez déjà à votre actif un certain nombre de tentatives de corruption.

— Cher maître, la vie est trop courte pour ne pas recourir à des compromis.

Je retiens une nouvelle fois un sourire. Je dois vraiment admettre que cette fille dégage quelque chose de très sexy et, au moment où je réfléchis à une réplique à la hauteur de la situation, je me souviens de la raison pour laquelle je suis allé à l'auditorium.

— Merde! Les sandwiches pour les jumeaux! m'exclamé-je. Excuse-moi, je reviens tout de suite.

J'opère un demi-tour rapide et traverse la place au pas de course. Une fois dans la grande salle, je repère immédiatement John, mais il n'est plus en compagnie de notre mère. Il est en pleine discussion avec une fille en rose et aux longs cheveux blonds. Chantal Bingley est en train de lui dire quelque chose qui le fait sourire et ouvrir de grands yeux, comme un gosse qui découvre un cadeau inespéré le matin de Noël. Intéressant. Chantal a osé s'opposer à son frère possessif et à sa garce de copine pour venir avant même les festivités de ce soir.

John est de nouveau au bord de l'infarctus. Il a un immense sourire aux lèvres, les mains dans les poches et un air tellement béat que je ne sais pas si je dois me réjouir pour lui, ou m'inquiéter à l'idée qu'il se mette dans cet état pour la future femme d'un autre. J'essaie encore d'intégrer cette information, quand la femme qui incarne le summum de l'arrogance se matérialise devant moi. Celle à laquelle je dois mes traumatismes d'adolescent. La seule, et par chance, l'unique, Éloïse Darcy.

Elle me regarde comme si elle réfléchissait à ce que je pouvais bien avoir d'intéressant. Probablement rien.

— Bennet, fait-elle en insistant sur chaque syllabe. Ça faisait longtemps.

— Jamais assez, Darcy.

Je tente d'intercepter ses yeux bleus, mais elle s'obstine à regarder le mur.

— Que fais-tu dans le coin, Darcy? Tu veux prendre des cours de quadrille et de contredanse?

— Non, fait-elle, impassible. Chantal voulait savoir à quelle heure commence la soirée.

— Et elle ne pouvait pas venir seule?

— Non, en effet. Pour son bien.

Elle fait passer d'une main à l'autre sa pochette noire, assortie à sa jupe plissée ainsi que, probablement, à la couleur de son âme. Son chemisier, noir lui aussi, devrait me déprimer, mais les deux boutons défaits suscitent en moi des pensées d'un tout autre genre.

— Tu sais, Darcy, même si ton amie est fiancée, tu peux te détendre. Les chaperons ne sont plus à la mode.

— Bennet, j'espérais qu'en grandissant ça t'aurait passé.

— Quoi donc ?

— De partager ton avis non souhaité sur un sujet que tu ne connais pas.

Je suis sur le point de répliquer, quand je la vois pincer les lèvres et changer brusquement d'expression. Je me retourne et remarque alors que Jasmine vient d'entrer.

Elles se dévisagent toutes les deux, pétrifiées. Puis Jasmine parle la première.

— Éloïse Darcy, quelle surprise !

Celle-ci semble prise de tremblements. Au moment où elle semble vouloir dire quelque chose, elle ravale ses mots, tourne les talons et prend la direction de la sortie. Sans même saluer Jasmine, et sans aucune explication. Je me sens tellement gêné pour Jasmine que j'essaie d'alléger l'atmosphère.

— Tu l'as fait fuir ! Donne-moi ton secret !

J'ai la satisfaction de la faire sourire.

— En tout cas, ce n'est certainement pas à moi de me sentir gênée ou de m'en aller.

— J'en déduis que vous vous connaissez.

— Jusqu'à il y a trois ans, je t'aurais répondu que, non seulement nous nous connaissions, mais nous étions amies, déclare-t-elle d'un air fataliste.

— Sérieux ?

— Ouais. Mon père était comptable et travaillait pour son père à la Pemberly Press. Et toi, tu la connais bien ?

— Suffisamment pour affirmer que je préférerais ne pas la connaître du tout.

Je la fais rire de nouveau.

— C'est bon à savoir ! Mais maintenant, tu dois nourrir tes frères et, moi, je dois retourner au boulot pour les faire engager. Je devrais facilement les reconnaître ! À plus, maître.

Elle m'adresse un clin d'œil.

— J'espère bien, lancé-je tandis qu'elle s'éloigne.

BIANCA MARCONERO

— Tu peux parier là-dessus, ajoute-t-elle avec un sourire engageant et un regard qui l'est encore plus.

Je l'observe s'éloigner dans un déhanché qui, je l'espère, m'est adressé parce qu'elle sait que je suis en train de lui mater le cul. Mais mes frères meurent de faim.

Il y a des priorités, Bennet! Je détourne les yeux du bas du dos de Jasmine Wickham et me précipite vers le buffet.